

## Un chemin pavé de roses

Roman d'initiation, plein de félicité et d'amertume, le livre d'Audur Ava Ólafsdóttir est une réussite incontestable

Leu commun poétique entre tous, il faut se méfier des roses, car elles ont des épines. Un peu comme les hérissons. Mais la rose invite à quantité d'interprétations mystiques et spirituelles – auxquelles, à notre connaissance, le petit mammifère semble avoir échappé, bien à l'abri dans son terrier. Les jardiniers cultivent les unes et chassent les autres : ils ne sauraient les confondre. De même, le lecteur de *Rosa candida*, qui comprend rapidement qu'il ne s'agit pas d'un livre mignon et un peu myope, mais bel et bien de la réécriture d'une allégorie horticole vieille comme la littérature, et beaucoup moins candide qu'il n'y paraît.

Et pourtant, le ton ironique et rafraîchissant des premières pages du roman d'Audur Ava Ólafsdóttir invite à une lecture légère et picaresque. Arnljótur, le jeune protagoniste rouquin, passionné de roses et de jardins, quitte une île glacée et volcanique pour aller restaurer une roseraie abandonnée dans un monastère étranger. N'emportant que quelques boutures d'une rose sans épine. *Rosa candida*, il quitte son père accablé par la mort accidentelle de sa mère, un frère jumeau autiste, et Flora Sol, une petite fille de 6 mois et 19 jours conçue avec Anna, une nuit, dans la serre familiale. Armé d'une fausse innocence, Arnljótur part plus ou moins à la rencontre de lui-même, semble-t-il.

Heureusement, le troisième roman d'Audur Ava Ólafsdóttir, née en 1958, historienne de l'art à l'université d'Islande, ne s'arrête pas à cette intrigue prétexte. *Rosa candida* n'est pas *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, même si l'on peut considérer (et certains lecteurs le feront) que le livre réussit presque tout ce que le film avait manqué en son temps, en réconciliant son personnage parfois un



ELLIAS THASSÓ / GALLERY STOCK

peu ahuri avec une réalité décrite comme telle (et non pas essorée de clichés). Les incertitudes farfelues des personnages en deviennent charmantes (et non agaçantes) comme lorsque Frère Thomas invite le jeune homme à regarder des films pour en savoir plus sur la mort (*Le Septième Sceau*), la cuisine (*Le Festin de Babette*, *La Grande Bouffe*) ou l'amour (« Tu pourrais apprendre pas mal de choses sur la vie sentimentale des femmes en regardant Antonioni »).

### Une contemplation épurée

En quelques chapitres, *Rosa candida* se révèle un roman de la félicité et de l'amertume, de l'évidence et de l'indécision. Plongé dans un environnement qui lui est tout à fait étranger, les oreilles pleines d'un patois qu'il ne comprend pas, incompetent à tous égards,

Arnljótur se laisse guider à la fois par une contemplation épurée des choses, et par le bouillonnement de ses angoisses, de sa sexualité et de sa solitude. La mort, l'abandon, un isolement métaphysique, sont au cœur de ce livre, dont les solu-

### Extrait

« Plantes », dis-je. Elle tend la main vers le sac à dos. (...) Je n'ai même pas besoin de connaître les mots justes, je fais un signe et elle est la femme qui me comprend. Je me demande si nous pourrions faire un couple, si je n'étais pas, pour ainsi dire, sur le point de quitter ce bas monde. (...) Toutefois, la douleur dans mon ventre fait que je n'ai pas le

loisir de parachever l'idée d'une relation stable entre nous. Quand j'ai fini de vomir les restes panés à la sauce au fromage du plateau-repas, elle m'aide à libérer avec précaution les boutures des journaux mouillés, comme si elle enlevait les pansements de la jambe d'un malade après une opération réussie. « Vous avez apporté les plantes avec vous ? » (...) « Oui », dis-je couramment dans la langue des indigènes. » ■

« Rosa candida », p. 38

d'ailleurs évoqué dans les conversations entre Frère Thomas et Arnljótur.

Symbole de pureté et de virginité, la rose d'Audur Ava Ólafsdóttir participe également d'un discours religieux évident, marqué par les nombreuses visites du personnage principal à l'église du village, jusqu'à ce rayon de lumière final qui transperce un vitrail en forme de roseraie pour toucher la joue de Flora Sol. La fille d'Arnljótur (au double prénom solaire et végétal de cir-

**Rosa candida**  
(*Afleggjarinn*)  
d'Audur Ava Ólafsdóttir

Traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 334 p., 20 €.

constance) est probablement le cœur de la religion naturelle et jardinière qui imprègne le roman. Reconnaissance du lien entre toutes choses vivantes, gratitude pour un instant miraculeux de bonheur, la candeur du héros est une profession de foi. Initié aux mystères et aux allégories des roses (comme le mystique en trouve chez Dante, ou encore dans *Le Roman de la rose*), Arnljótur demeure cependant un horticulteur, les deux mains dans la terre, attentif aux « roses de la vie » chères à Ronsard ou Omar Khayyâm.

Son cheminement poétique, spirituel et charnel, entre les couches de Flora Sol, le désir d'Anna, le jardin d'un monastère sous le soleil et le lent écoulement des souvenirs est aussi délicat que fragile. Incontestable réussite littéraire, *Rosa candida* démontre qu'une grande subtilité s'énonce parfois simplement. Sa gourmandise de détails et de petits événements, dont la beauté aussitôt fanée nourrit la mémoire des personnages comme du lecteur, est contagieuse. ■

Nils C. Ahl